

Le Czar du 7 a reçu du quartier-général de Langiewicz les détails suivants sur les combats de Raskowa-Skala et Skala :

« Le 4 mars, à dix heures du matin, une forte colonne d'infanterie russe attaqua les campements polonais à Raskowa-Skala, à la faveur d'un brouillard épais qui couvrait la vallée. Le corps commandé par le prince général Schachowski, était précédé par une cinquantaine de cosaques. Les Polonais se précipitèrent avec enthousiasme au combat. Les moscovites ouvrirent un feu très-vif. Chacun d'eux a brûlé au moins 35 cartouches tandis que les tirailleurs polonais en possédaient six au plus. Néanmoins, le tir de ces derniers a été si bien dirigé qu'il a empêché pendant quatre heures les Russes d'avancer. A deux heures de l'après-midi un bataillon de faucheurs se lança sur l'ennemi et le força à une retraite précipitée sur Wolbrow. Les Polonais ont eu dans cet engagement neuf blessés et douze morts ! Les pertes des Russes sont de beaucoup supérieures, grâce à la justesse du tir des chasseurs polonais. Le plan des Russes est aujourd'hui évident ; ils avaient résolu d'attaquer le camp polonais de Raskowa-Skala de deux côtés à la fois ; mais le général Langiewicz a repoussé leur première colonne sur Wolbrow et la seconde sur Miechou.

« Les nouvelles qui nous arrivent des localités plus éloignées sont moins favorables à l'insurrection. A Kalisch les Russes instruits par les autorités prussiennes de l'existence d'un corps polonais de 300 chasseurs et 120 lanciers recrutés dans le gouvernement de Posen et qui avait passé la frontière près de Flupzto, réunirent des forces considérables et attaquèrent ce corps le 1<sup>er</sup> mars. Le combat resta indécis ce jour-là, mais le lendemain les Russes renouvelèrent l'attaque avec des forces de beaucoup supérieures près du grand lac de Mielchowitz. Bien que le corps commandé par Milentzki fut arrivé au secours de leurs camarades de Posen, ceux-ci ayant à lutter dix contre un furent obligés de battre en retraite après avoir fait des pertes considérables. Le corps de Milentzki s'enfonça sur le territoire du royaume de Pologne. Une partie de Posnaniens rentrèrent en Prusse, les autres rallièrent d'autres corps d'insurgés. Les journaux allemands exagèrent les pertes des Polonais dans cette affaire. La *Posener-Zeitung*, qui se fait l'organe du colonel Wejmann envoyé à Posen par le grand-duc comme plénipotentiaire russe, contient un rapport de ce personnage d'après lequel 300 Polonais auraient été faits prisonniers par les soldats prussiens. »

Voici ce que dit la *Gazette Autrichienne*, au sujet de la dernière rencontre de Langiewicz avec les troupes russes :

« Bagration, arrivé à Skala, fit faire halte à ses troupes fatiguées, et les disposa dans le cimetière et les environs. Elles se livraient au repos, lorsque, à une heure du matin, Langiewicz surprit subitement la faible colonne par derrière. On combattit avec acharnement, et il y eut, à ce qu'il paraît, un officier massacré. Cette fois, c'étaient les faucheurs qui marchaient en tête ; Langiewicz était au milieu d'eux, à pied, armé d'une faux, et commandait : « En avant ! »

« Les Russes, qui cette fois étaient inférieurs en nombre, se dispersèrent en fuyant et furent poursuivis par les insurgés. Ils se réunirent maintenant par détachements à Somniki. Langiewicz resta à Skala après l'affaire et fit reposer ses gens. On dit que, dans le combat de Biaskowa-Skala, figurait une compagnie d'insurgés de 100 hommes, qui s'appelle la *compagnie de la mort*, et dont tous les membres se sont prêtés le serment réciproque de ne jamais se retirer du champ de bataille, et de toujours vaincre ou mourir. Cette compagnie a fait, dit-on, des prodiges de valeur dans la dernière bataille.

« Des voyageurs racontent que l'insurrection grandit en Lithuanie, et que les insurgés sortent comme des champignons de terre. Dans le peuple des campagnes, il y aurait deux partis : l'un, craignant que l'insurrection échoue,

veut qu'on soutienne le Gouvernement ; l'autre, qui se compose surtout des jeunes paysans, penche vers la cause nationale. »

La *Gazette de Silésie* trace cette nouvelle biographie du courageux chef des insurgés polonais :

« Marian Langiewicz, né dans le duché de Posen, fils d'un médecin, suivait vers 1848 les cours de la faculté de philosophie de l'université de Breslau. Plus tard, il se rendit à Prague, où s'était transporté en 1848 le professeur Czelakowski, afin de s'adonner aux études des langues slaves, mais il revint quelques mois après à Breslau et y étudia les mathématiques. Ses moyens ne lui permettant pas de faire un plus long séjour à l'université ; il accepta une place avantageuse d'instituteur particulier chez M. de S..., propriétaire en Pologne. Deux ans après, il retourna à Breslau pour continuer ses études et alla plus tard à Berlin pour faire dans l'artillerie son année de service. Postérieurement il alla à Paris et en Italie, et fit la campagne de Sicile et de Naples sous Garibaldi. Il devint ensuite professeur à l'École militaire de Cuneo. Langiewicz est de petite taille et a à peu près 34 ans. Son frère aîné est médecin à Witkowo, dans le grand-duché de Posen. »

### Mexique.

Nous extrayons du *New-York-Herald* les nouvelles suivantes d'Orizaba, 26 janvier 1863 :

« La dernière fois que je vous ai écrit, le général Forey était toujours à Orizaba ; il est encore ici. Les innombrables difficultés qu'a présentées le transport des vivres et des munitions de Vera-Cruz dans l'intérieur, ont suffi pour retenir l'arrière-garde en arrière, et il est probable aujourd'hui qu'on laissera les Mexicains tranquilles à Puebla pendant la plus grande partie du mois prochain. Une personne qui arrive de Puebla dit que les Mexicains travaillent toujours aux fortifications de la place ne faisant pas beaucoup de nouveaux ouvrages, mais modifiant et rendant plus inaccessibles les anciens, dans lesquels la fantaisie a plus de part que la science.

« Tout officier qui prend le commandement d'une fortification qu'il n'a pas faite lui-même, ordonne immédiatement toutes sortes d'améliorations imaginaires, et comme c'est un prétexte pour le général en chef d'imposer de nouvelles contributions, il ne s'y oppose nullement. Le général Ortéga, qui commande à Puebla, s'approprie tout d'une admirable façon. Il force toute la population mâle de tout âge de servir dans l'armée ou à payer pour avoir la permission de rester chez soi. Par ce procédé, on a réuni dans la ville environ 20,000 personnes qu'on appelle des soldats. Il y a un grand mécontentement parmi la plupart de ceux qui sont forcés à servir, et nous avons entendu dire que deux compagnies ont été renvoyées de la ville et licenciées après avoir tué leurs officiers. Pour empêcher la désertion, des gardes à cheval font continuellement le tour de la ville pour prendre ceux qui cherchent à s'échapper.

« En ce moment, les forces du général Bazaine sont à Huamantla où elles peuvent occuper à moitié route le chemin de Mexico à Puebla. Un autre détachement manœuvre tranquillement au sud de Puebla, et un autre sera plus à l'ouest. Actuellement, il est impossible aux Mexicains de retirer leurs munitions et leurs magasins de Puebla sans risquer une bataille, et dès le 5 février, il sera difficile à l'armée même de s'échapper toute seule, à moins de se débarrasser d'accepter un engagement. Le général Forey, pense-t-on, a ordonné à ses généraux de ne pas provoquer d'engagement et de chercher seulement à empêcher l'abandon de Puebla.

« Dans la semaine dernière 100 fourgons chargés de munitions d'artillerie sont arrivés ici de Vera-Cruz, et une partie a déjà été envoyée au quartier-général du général Douay à Querechola. Deux compagnies de l'artillerie impériale sont venues et ont l'ordre de prendre position à Tepeaca, sur la route de Tehuacan à Puebla, à quelque dix lieues de la dernière place. Le chef du commissariat est également arrivé, tout présage un prochain mouvement du général en chef. Mon impression est qu'il ne partira pas avant le 10 ou peut-être avant le 15 février ; mais je crois que ce n'est pas s'avancer trop que de dire que le 25 février Puebla sera pris ou exposé à un terrible feu

de l'artillerie française. Le général Forey refuse de faire connaître ses intentions et a ordonné à son état-major de se tenir prêt à marcher peu d'heures après l'avis donné. Il y a environ 30 ou 40 fourgons de munitions en route de Vera-Cruz. Ils peuvent être en 15 jours devant Puebla à partir de maintenant, et je pense qu'à leur arrivée la place sera investie. Dans tous les cas, les Français sont maintenant rassemblés en telle force autour de la place, qu'il ne peut se passer beaucoup de temps sans qu'on aboutisse à un résultat. L'anarchie doit être immense dans la ville, et si la question n'est pas bientôt résolue, les souffrances des troupes mexicaines, grâce à leur mauvaise administration, deviendront quelque chose de terrible. »

Le *Diario espanol*, de Madrid, du 6 mars, publie les nouvelles suivantes de Mexico, du 31 janvier :

« L'anarchie sévit ici d'une manière épouvantable : ce que l'on appelle les troupes des deux partis en lutte, purs et conservateurs, ne paraissent pas se proposer autre chose que la ruine et la dévastation des régions qu'elles parcourent. Aussi les qualifications d'assassins et de brigands, que les belligérants se renvoient les uns aux autres, sont-elles parfaitement fondées.

« Le gouvernement dictatorial de Juárez, après avoir décrété que les fortunes des particuliers lui appartenaient, laisse sans pain pour eux et leurs familles ceux qui avaient quelque bien, sous prétexte que l'indépendance de la patrie est en danger. Pendant ce temps, les partisans non pas de l'ordre, mais du désordre actuel, et qui auparavant ne possédaient pas un réal, roulent voiture et dépensent tout dans un luxe asiatique.

« Sir Ck. Wyke, représentant d'Angleterre, qui s'est signalé par une inconstance et une variation d'idées tout à fait extraordinaire, d'abord défavorable, puis très-favorable au gouvernement de Juárez, est parti le 17 pour Tampico ; il se rend en Angleterre. On prétend qu'il a dû céder le terrain à son concurrent et adversaire, M. Dubois de Saligny, contre lequel il se sentait hors d'état de lutter. Il a été, du reste, le seul représentant étranger qui ait cultivé de bonnes relations avec la démagogie mexicaine et cependant, au début, il l'avait lui-même qualifiée d'infâme et détestable.

« On dit que le baron de Wagner, ministre de Prusse, et actuellement chargé de la protection des Espagnols, partira le 15 février pour l'Europe. On comprend son départ. Jamais diplomate n'a été plus insulté par la presse et l'autorité mexicaine.

« Les Français ont exécuté des travaux importants de fortification à Las Cumbres, Puen-te-Colorado et Palmar. Ils ne tarderont pas à attaquer Puebla. Les Mexicains disent que dans la Place il y a 23,000 hommes et 187 canons, et hors de la ville 10,000 hommes et 7,000 chevaux, et dans leur fanfaronade ils appellent Puebla le Sébastopol mexicain. Les Français ne comptent pas leurs adversaires. Tout ce qu'ils demandent, c'est de les voir en face. »

### Amérique.

On écrit de New-York, 22 février, au *Moniteur* :

« La récente proposition faite par la France dans le but de mettre fin à la guerre civile qui, depuis plus de deux années, désole les Etats-Unis, a été et est encore l'objet d'une sérieuse attention de la part de la presse américaine. Bien que les partis continuent à s'agiter, il est un fait qu'on ne saurait mettre en doute : c'est que le désir de la paix se manifeste de tous côtés. On est unanime sur ce point. Chacun appelle de tous ses vœux la fin d'une lutte aussi acharnée que désastreuse. On diffère sur les moyens d'arriver à ce résultat, mais l'idée d'une transaction fait tous les jours de nouveaux progrès.

« Dans cette situation, la démarche tout amicale de la France avait d'autant plus de chance d'être accueillie par l'opinion qu'elle offrait, suivant les expressions d'un journal que nous citerons tout à l'heure, un moyen américain de terminer une difficulté américaine. Aussi a-t-elle rencontré dans un certain nombre de journaux un appui qui a dû s'associer à un blâme de la politique suivie par M. Seward.

« Deux journaux, le *World* et le *Journal du Commerce*, sont les principaux interprètes de cette manière de voir. Tous deux s'accordent à regretter que M. Seward ait écarté la proposition française. Ils reprochent surtout au secrétaire d'Etat de n'avoir répondu à la dépêche de M. Drouyn de Lhuys qu'en mettant en avant un système dont l'impossibilité est reconnue de tous.

« Les événements militaires qui sont prochainement attendus, viendront probablement donner un nouvel à-propos à la démarche du Gouvernement français. On peut espérer que l'opinion publique se prononcera de plus en plus et comprendra enfin l'avantage d'accepter la main amie que la France a cru de son devoir de tendre dans une circonstance difficile à une nation à qui elle a toujours témoigné le plus vif intérêt, et qui ne saurait mettre en doute la sincérité de ses sympathies. »

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 10 mars, soir.  
Le bruit court qu'il y a eu aujourd'hui à Troppisow près d'Igolomia une rencontre entre les avant-postes russes et ceux des insurgés. Un fort détachement russe s'avance vers Goszeza. D'après des avis venus du camp des insurgés à Goszeza, Langiewicz aurait l'intention de se proclamer aujourd'hui même dictateur du gouvernement national.

Berlin 10 mars.  
Le *Journal de Saint-Petersbourg* de vendredi annonce que l'Empereur Alexandre a chargé le grand-duc Constantin de remercier les officiers russes et l'armée de Pologne, pour la manière brillante dont les troupes font le service.

Berlin, 10 mars.  
On mande de Trzemeszne (grand duché de Posen) que le lycée de cette ville a été fermé parce que quarante élèves étaient passés aux insurgés.

Berlin, 11 mars.  
Le *Journal de Saint-Petersbourg* de samedi dit que Mienoslowski était accompagné des représentants révolutionnaires de diverses nationalités, notamment de deux Italiens. Les Russes ont trouvé dans son camp un chariot garni de faux tranchantes. L'*Ostseezeitung* dit que le czar Alexandre a l'intention de rendre aux Polonais une représentation semblable à celle du *Vereingte landtag* (Parlement uni) de la Prusse en 1847.

### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

**SOUSCRIPTION NATIONALE**  
en faveur des ouvriers cotonniers sans travail.

18 <sup>me</sup> LISTE.	
MM.	fr. c.
Pierre Catteau,	500
Les employés et ouvriers de M. Pierre Catteau,	365 75
Les employés et ouvriers de M. L. Cordonnier (7 <sup>e</sup> semaine),	403 40
Total	968 75
Listes précédentes	14,713 51
Total général	15,682 26

Ainsi que nous l'avons annoncé, les opérations des conseils de révision commenceront le 20 mars. La réunion des listes du contingent cantonal, pour former la liste du contingent départemental, sera affichée le 27 avril. La répartition entre les départements des cent mille hommes de la classe figure sur un tableau annexé au décret qui convoque les conseils de révision. Le nombre des jeunes gens inscrits sur les listes de tirage s'est élevé, cette année, à 322,428 ; il n'avait été l'année dernière que de 321,946. Le délai pour le versement du prix de l'exonération à faire, en 1863, par les jeunes gens compris dans le contingent de la classe de 1862, expirera le 7 mai prochain, à minuit. Le chiffre des jeunes soldats qui pourront être laissés dans leurs foyers comme soutiens de famille reste fixe, pour la classe de 1862, à deux pour cent, soit deux mille hommes sur la totalité du contingent.

Les instructions ministérielles du 19 décembre 1862 ont prescrit de désigner, de préférence, pour passer dans la réserve, les militaires libérables en 1863 qui avaient obtenu des congés ou des permissions à divers titres.

Une nouvelle circulaire de M. le ministre de la guerre vient de prescrire que, si parmi les libérables en 1863, liés au service sans prime et appartenant aux corps de l'intérieur, il s'en trouve actuellement dans leurs foyers, auxquels la disposition du 19 décembre n'ait pas été appliquée, ces hommes devront être immédiatement rayés des contrôles de leurs corps pour être inscrits sur ceux de la réserve.

Le ministre de l'intérieur vient d'instituer, sous la présidence de M. Schneider, vice-président du Corps législatif, une commission chargée de fixer les bases de la répartition des fonds centralisés au Trésor en faveur des ouvriers sans travail, entre les départements où l'industrie est en souffrance.

MM. Jules Brame et Seydoux, députés du Nord, ont été nommés membre de cette commission.

Le tribunal correctionnel de Lille, dans son audience du 11 courant, a condamné à cinq ans de prison et dix ans de surveillance, le nommé Crechon, pour vol d'un porte-monnaie contenant 300 francs, commis au préjudice du sieur D'huy menuisier à Roubaix.

Nous apprenons avec plaisir que les chanteurs italiens, dont une première audition faisait vivement désirer le retour, viennent de traiter avec la direction du théâtre de Roubaix pour une seconde représentation qui aura lieu très incessamment.

Le *Propagateur* annonce que la cavalcade au profit des pauvres est organisée. Les artistes du théâtre de Lille ont mené à bonne fin cette généreuse entreprise. Ils ont rencontré partout les plus vives sympathies. L'administration municipale donnera des médailles aux quêteurs dont la recette sera plus fructueuse. L'autorité militaire a mis à leur disposition la musique du 40<sup>e</sup> dragons. Les sous-officiers de ce régiment ont consenti à prêter leurs concours aux organisateurs de cette fête de bienfaisance, qui ne peut manquer d'obtenir un brillant succès.

Au marché aux grains de Lille, d'hier, il y a eu une baisse moyenne de 0 fr. 24 c. à l'hectolitre.

On écrit de Douai :

« Il est vraiment déplorable de voir jusqu'où la concurrence est poussée dans le commerce et l'industrie. Sans doute, le public sait toujours à quoi s'en tenir quand il s'agit de prospectus à son de grosse caisse et d'annonces à 50 p. 100 de rabais. L'expérience lui a appris qu'en définitive on en a toujours pour son argent ou que les choses promises n'existent en réalité que sur le papier. Mais dans des adjudications de fournitures quelconques pour administration où tout est soigneusement examiné et doit être bien conforme aux échantillons produits, on ne comprend pas comment des gens appartenant surtout à une des professions les plus éclairées, sacrifient leurs intérêts au plaisir de se faire une concurrence impossible. En voici pourtant encore un nouvel exemple :

« Lundi dernier, on passait à Douai l'adjudication pour trois ans des impressions de la mairie; le tarif proposé par l'administration était précisément ce qu'il doit être dans une juste et sage appréciation des travaux. Or, deux imprimeurs ont poussé leur rabais au point que l'adjudicataire s'est engagé à livrer le travail à cinquante-huit pour cent de rabais, outre les frais ! »

notre Hermann, de devenir ton gendre. Quand tu le connaîtras, tu apprécieras son caractère loyal et élevé.

— Soit ! mais quand il serait la perfection même, il ne remplacera jamais Hermann.

— C'est malheureusement trop vrai, et je crains qu'une union contractée à ce prix... Dieu veuille que nos craintes ne soient pas fondées ! Nous traversons des jours bien sombres et bien tristes !

— Oui, Dieu veuille que nous nous trompions ! répéta Bundler avec ferveur. Quelle soirée nous attend ! Le Ciel ait pitié de nous ! Rien que d'y penser, je frissonne de tous mes membres. »

### CHAPITRE XL.

« Votre très-obéissant serviteur, madame ; monsieur le baron Silbersparre est-il chez lui ? »

— Non, monsieur le docteur ; il est sorti à cheval il y a une heure, répondit madame Adlerbranth en introduisant Hermann au salon.

— J'en suis fâché ; j'aurais désiré lui parler le plus tôt possible pour une affaire importante. Me permettez-vous d'attendre son retour dans sa chambre ?

— Bien volontiers. — Selma l'invita d'un geste à entrer dans le cabinet ; puis elle le quitta avec un gracieux salut.

Resté seul, Hermann se jeta tout pâle sur un fauteuil et tira sa montre. Il ne quittait pas des yeux l'aiguille trop lente à son gré. A mesure que s'écoulaient les secondes, les minutes, les quarts d'heure, son impatience et son agitation, qui le poussaient sans relâche vers son but, de-

venaient de plus en plus poignantes. Après une demi-heure d'attente, il se leva et se mit à se promener à grands pas. Tout à coup il tressaillit : la porte venait de s'ouvrir, et quand il se retourna, Charles était devant lui.

« Je vous demande pardon, monsieur le baron, d'avoir pris possession de votre chambre. Ce n'est pas très-convenable de ma part, mais j'ose espérer que l'intention qui m'amène justifiera ma conduite à vos yeux.

— Je n'y vois rien qui ait besoin d'être excusé, monsieur le docteur, répliqua Charles d'un ton calme et amical. Vos visites me font de plus en plus de plaisir, et j'ai été assez souvent contraint de me soumettre à l'étiquette pour ne pas en être chaud partisan.

— Voici une nouvelle qui vous intéressera peut-être, dit Hermann quand ils furent assis, Gothard est ici.

— Vraiment ? Quel bonheur ! Quand est-il arrivé, ce cher ami ?

— Avant-hier soir.

— Depuis si longtemps déjà, et je ne l'ai pas encore vu ?

— Ses dispositions d'esprit en sont cause. Son voyage aux eaux l'a jeté dans un océan de chagrins, dont la rupture de la famille Thorsen avec lui n'est pas le moins amer.

— Quoi ! son mariage avec Hortense est rompu ?

— Oui, et il se prépare à faire un voyage à l'étranger ; il quittera probablement la ville dès demain.

— Voilà véritablement d'importantes et tristes nouvelles ; je ne serai pas assez indiscret pour demander le motif de cette rupture subite. J'aurai sans doute le plaisir de voir Gothard avant son départ ; il ne

s'éloignera pas pour si longtemps sans avoir serré la main à celui qui s'estime heureux de pouvoir faire un voyage comme celui qu'il va entreprendre.

— Evidemment, il prendra congé de vous avant de partir. Je me propose de l'accompagner dans son voyage.

— Vous, monsieur le docteur ? C'est singulier ! Je pensais — je croyais avoir entendu dire que vous alliez vous marier cet automne.

— J'en avais l'intention.

Charles avait changé plusieurs fois de couleur pendant leur conversation ; mais à ces dernières paroles il devint tout rouge.

« Ça n'aura donc pas lieu ? balbutia-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Probablement non.

Il se fit un pénible silence. Tous deux avaient les yeux fixés sur le parquet ; leurs cœurs battaient à rompre leurs poitrines.

« J'ai à vous parler d'une affaire très-délicate, reprit enfin Hermann. Toutefois le temps qui nous presse et certaines autres raisons encore exigent que les convenances soient un peu laissées de côté. Puis-je m'exprimer sans détour, monsieur le baron ? »

Hors d'état de manifester sa surprise par des mots, Charles se contenta de faire un signe de tête affirmatif.

« Vous aimez encore l'objet d'un rêve bien court : vous me l'avez dit à moi-même. Hulda vous est chère, et le sentiment qu'elle a éveillé dans votre cœur ne s'éteindra qu'avec votre vie.

— C'est vrai, dit Charles à voix basse.

— Bien ; elle a aussi de l'attachement pour vous — et comme mon amour ne fut jamais égoïste et n'avait que son bonheur

en vue, je crois ne pouvoir mieux assurer ce bonheur qu'en unissant Hulda à un homme qui aurait été, de tout temps, le libre choix de son cœur. J'ai parlé à mon père adoptif ; il est prêt à vous accepter pour gendre. »

Hermann se tut épuisé. Le baron, se demandant s'il avait bien compris ce qu'il venait d'entendre, demeura interdit et tour à tour en proie à un frisson glacial et à une fièvre brûlante.

« N'ai-je pas été suffisamment clair ? demanda Hermann, impatient de mettre un terme à la longue et poignante contrainte qu'il s'imposait.

— Très-clair, si ce n'est pas un rêve de mon imagination, répondit Charles d'une voix lente, en le regardant d'un œil scrutateur.

— Vous ne rêvez pas.

— Non ? Ainsi une telle générosité serait réellement possible, une générosité si grande que j'ai peine à la concevoir ! Vous aimez votre fiancée et vous voulez la céder à votre rival ?

Je veux son bonheur ; ce sentiment fait taire tous les autres.

— Je vous admire, homme d'une rare noblesse, répliqua Charles en lui pressant la main avec une vive émotion ; mais moi aussi je suis digne de votre estime. Soyez convaincu que je n'accepterai jamais ce sacrifice.

— Comment ! pas même pour l'amour d'elle ?

Non, répondit Charles avec plus de contenance qu'il n'en avait montré au commencement de cette étrange explication ; pas même pour l'amour d'elle, je ne souillerai mon bonheur d'une tache indélébile.

— Ne l'aimez-vous donc plus aussi ardemment qu'autrefois ?

— La pâleur de mes joues et le ver qui ronge la trame de ma vie sont la meilleure réponse à votre question ; mais, quoique les années n'aient pu éteindre le feu de ma passion, elles m'ont appris cependant à la dominer. Je me suis profondément repenti d'avoir eu la faiblesse de trahir, par des regards et par des paroles, un amour qui ne pouvait faire le bonheur de celle qui en était l'objet ; car ma position était alors et sera toujours telle que l'honneur me fait un devoir d'étouffer en germe ces sentiments dangereux.

— Si c'est là l'unique raison qui vous détermine à rejeter mon offre, permettez-moi de vous dire que votre fertilité vous fait envisager la chose sous un faux jour. Si tout homme sans fortune était condamné à vivre dans le célibat, avez-vous-même que cela entraînerait des conséquences très-funestes.

— Pas plus funestes que celles d'une foule de mariages mal assortis, dont les mobiles ont été un amour aveugle, l'intérêt ou la légèreté. Pour être heureux avec la femme de notre choix, il est indispensable, — je le sais aujourd'hui — que la raison approuve notre amour. Ce cas n'existera jamais pour moi, quand j'aurais même la bassesse d'accepter un sacrifice, inacceptable du reste pour un homme d'honneur.

— Vous dédaignez donc d'accepter une fiancée chérie de la main de son frère, de son meilleur et de son plus fidèle ami ? demanda Hermann, dont l'impatience se trahissait par la rougeur de son visage.

M<sup>me</sup> EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro).